

Sándor Kálai

Kalifa, Dominique. *Histoire des détectives privés en France (1832-1942)*, Paris: Nouveau Monde éditions, deuxième édition mise à jour et augmentée, 2007. 362 p. ISBN: 978-2-84736-177-3

Ceux qui connaissent les recherches de Dominique Kalifa savent que ce qui l'intéresse avant tout, c'est la construction sociale et culturelle du crime. Comme il l'écrit sur ce sujet dans l'introduction d'un livre récent : « [...] le crime en lui-même est demeuré jusqu'à ces dernières années une sorte de point aveugle, abandonné à l'histoire pittoresque. Des raisons épistémologiques expliquent bien sûr cet évitement. Crimes et délits ne sont pas des données brutes, mais des constructions sociales et culturelles dont la visibilité dépend de très nombreux facteurs externes. Nulle archive ne peut les donner à lire à l'état brut. » (Kalifa, Dominique. "Introduction. L'Enquête judiciaire et la construction des transgressions", in *L'Enquête judiciaire en Europe au XIXe siècle*, sous la direction de J-C. Farcy, D. Kalifa, J-N. Luc, Paris: Creaphis, 2007, 4-11, 4.) Il en découle le programme de l'étude de l'enquête, ses procédures et ses acteurs qui y contribuent d'une manière ou d'une autre. Parmi ces acteurs, il y a une figure, certes mythique, pourtant assez méconnue, le détective privé, jusqu'ici absent des études historiques. Cette absence s'explique, d'une part, par l'imprécision de l'activité (et Dominique Kalifa souligne d'emblée qu'il faut tenir compte du caractère commercial de cette activité), et, d'autre part, par la rareté des documents. L'auteur mobilise pour ses recherches une quantité de sources différentes qui fonctionnent comme des indices (les voix officielles; la conscience sociale qui s'exprime dans la presse ou dans la littérature ; des documents qui peuvent être rattachés aux agences : guides, annuaires, indicateurs, publicités).

Dans l'introduction l'auteur expose les grands axes de sa recherche. Ce qui intéresse Dominique Kalifa, c'est « l'invention » de la profession (ou, plus exactement, l'échec de cette invention), le fonctionnement des représentations de la profession véhiculées par les journaux, par la voix des magistrats ou celle des policiers (l'échec étant étroitement lié à ces représentations plutôt dévalorisantes), et la société française dans ses rapports à l'Etat, au contrôle social - la régulation privatisée qui s'incarne dans les agences privées s'accorde bien à l'ordre libéral français, mais l'Etat et ses réponses contribuent aussi à expliquer l'échec de la profession dans la mesure où il n'accepte pas le nouvel acteur social qui est le détective privé.

Les cinq chapitres qui suivent éclairent donc cette singulière histoire de la police privée en France de 1832 (fondation de l'agence de Vidocq) à 1942 (l'année de la naissance de la loi « réglementant l'exercice de la profession de directeur et de gérant d'agences privées de recherches » 293). La plupart des chapitres intègrent dans leur champ d'investigation la littérature, qui véhicule toute une série de

représentations (majoritairement désastreuses) sur le détective privé, et il faut mentionner qu'à la fin du livre le lecteur ou le chercheur intéressé trouve une liste qui recense les détectives privés de la littérature française.

L'enquête (parce qu'il s'agit bel et bien d'une enquête) de Dominique Kalifa remonte aux sources. La profession trouve en Vidocq un ancêtre prestigieux, mais l'analyse précise que ce dernier, qui se présente comme un agent d'affaires - « faisant profession de donner moyennant salaire ses soins aux affaires d'autrui » (27), selon la propre définition de Vidocq - n'est pas un précurseur absolu. Pourtant, c'est bien avec lui qu'un style apparaît. Les dossiers conservés permettent de décrire les activités (renseignements, recherches dans l'intérêt de la famille - comme la police ne peut pas intervenir dans les affaires privées, c'est la police privée qui enquête dans les affaires financières ou sexuelles des familles) et la clientèle. Les différents procès de Vidocq annoncent le conflit entre la police, la préfecture et la police privée, et dessinent en même temps certaines lignes de partage entre ce qui est tolérable (le renseignement commercial) et intolérable (les renseignements sur les familles). Comme l'écrit l'auteur, « Vidocq ne s'est pas contenté d'inaugurer en France la police privée, il l'a aussi dotée d'emblée d'une image négative. » (53) - ce qui sera déterminant.

Le deuxième chapitre présente l'essor des agences sous le Second Empire et la IIIe République. Il s'agit d'une époque où c'est le commercial qui domine, sans pouvoir occulter le confidentiel: la police perd de sa fonction de protecteur et de confident et la famille bourgeoise, qui veut éviter à tout prix le scandale, invente ses propres modes de régulation des conflits. C'est alors la police privée qui se charge des affaires privées. L'auteur décrit également, et d'une manière minutieuse, le personnel et les activités, souvent équivoques, des agences.

Selon le chapitre suivant de l'ouvrage, pendant la dernière décennie du XIXe siècle se dessine une image plus positive du métier, grâce à la vogue de l'enquête et du « sherlockholmisme », mais, « [e]n dépit de ces transformations, et de l'indéniable essor qui en résulte, la profession reste cependant cantonnée aux basses besognes de la "brigade de cocus" et ne parvient guère à maîtriser les représentations d'elle-même. » (pp. 101-102) De nouvelles impulsions viennent des pays anglo-saxons, pays sous-étatisés, où la police privée est moins illégitime. Des personnages comme Allan Pinkerton, Sherlock Holmes ou Nick Carter favorisent une image positive, tout comme la popularité croissante des récits de crime (cette partie du livre évoque les analyses du premier livre de l'auteur, *L'encre et le sang : Récits de crimes et société à la Belle Epoque*, Paris: Fayard, 1995). Un troisième élément qui contribue à la réévaluation de l'image du métier est l'apport des discours alarmistes faisant référence aux apaches et à la criminalité juvénile et nécessitant une réflexion sur la sécurité publique. L'analyse de Dominique Kalifa démontre que, malgré ce contexte favorable, on constate des symptômes, des manques dont souffre la profession : ce qui incombe aux agences privées, ce sont de petites escroqueries, cependant que les affaires criminelles ne représentent qu'une partie minime de leurs affaires. On peut également voir l'investissement des entreprises par les agences (fonction d'information, de vigile, de police) et, dès 1884, quand le divorce redevient possible, la surveillance pour adultère et pour divorce, se révèle un marché porteur.

Les analyses du quatrième chapitre rompent avec la chronologie. Dans la période

qui va de 1890 à 1914, Dominique Kalifa choisit un échantillon de 120 détectives. Ce qui intéresse ici l'auteur, c'est, entre autres choses, l'antécédent policier des agents (trois profils se dessinent : le cas des brebis galeuses; le limier qui ne peut pas se résoudre à déposer son arme et continue à travailler dans une agence privée ; l'ouverture d'une agence par provocation), le personnel des agences, l'appartenance sociale des agents (ils deviennent déclassés, c'est ce qui explique le besoin de se justifier de leur part), la clientèle ou tout ce que les agents doivent apprendre. C'est ici que le lecteur peut trouver le portrait des agents les plus connus de l'époque (Goron, Jaume, Villiot, Cassellari). A cette époque la profession sort de l'ornière des agences d'affaires, se caractérise par une spécificité policière, mais elle ne peut toujours pas maîtriser les représentations, qui sont en relation directe avec le manque d'identité professionnelle.

Les analyses du cinquième et dernier chapitre embrassent la situation du métier entre les deux guerres. La Grande Guerre ne brise pas la croissance de la police privée, on constate même un véritable boom en province, et il y a aussi une nouvelle génération qui entre en scène (Ashelbé, Duluc, Faralicq). La profession s'investit de plus en plus dans un secteur d'avenir, qui est la surveillance, le gardiennage - une évolution qui est parallèle à la mise en place des procédures de contrôle et aux changements de la discipline d'usine. Le processus de légitimation se poursuit lentement, les agents sont mieux recrutés, mieux formés. Mais il y a de nouveaux dangers qui guettent les agences : d'une part, la pratique de l'espionnage syndical, l'intervention des agences dans des conflits de travail; d'autre part, l'instrumentalisation de la police privée par l'extrême droite (création des gardes civiques).

Comme on l'a déjà signalé, Dominique Kalifa accorde une importance particulière aux représentations véhiculées par la littérature. Les différents chapitres nous dessinent cette évolution. Dès les années soixante du XIXe siècle se profile le portrait déplorable et durable du détective : dans les romans (chez Ponson de Terrail ou Paul Féval, par exemple), et dans les vaudevilles (le célèbre *Tricoche et Cacolet* et ses continuations). Avec la persistance des codes du roman populaire, la représentation littéraire du détective privé reste dévalorisante, même à la fin du XIXe siècle, époque où les modèles anglo-saxons permettraient d'ailleurs la réévaluation d'une image négative dans le sillage de l'agent d'affaires. Les analyses de Dominique Kalifa passent en revue la représentation du privé chez Maurice Leblanc, dans des séries comme *Fantômas* ou *Zigomar* et une attention particulière est accordée aux fascicules populaires (*Nick Carter*, *Ethel King* et autres). La seule figure originale qui incarne quand même un héros à la française est Toto Fouinard.

Dans la littérature de l'entre-deux-guerres on constate l'émancipation du personnage, le détective apparaît dans de nouveaux genres comme la littérature de jeunesse, le roman sentimental ou le roman d'aventures. Chantecoq sera le type du détective français. Les années trente sont une époque propice pour l'affirmation d'une identité mieux assurée. Le privé le plus connu de la littérature française, Nestor Burma, ne s'impose qu'en 1953, dans un contexte où le cinéma hollywoodien popularise le type du hard-boiled détective.

Le livre de Dominique Kalifa raconte donc la naissance difficile d'une profession: au bout d'un siècle, le destin du détective privé demeure encore incertain. Les raisons en sont multiples : les agissements des agences sont parfois douteux, et le

personnage fait peur dans une société où les passions et les vices sont refoulés. On a déjà vu que le défaut de représentation est décisif et l'insuccès relatif du métier s'explique aussi sur le registre symbolique. C'est à ce moment que l'enquête triomphe, « étant le mode privilégié de déchiffrement du social et de production du "vrai" en régime industriel et urbain. » (271). L'enquête est un savoir partagé, le privilège de l'homme démocratique qui est à la recherche de la vérité. L'agent privé, en monnayant l'enquête comme une marchandise, rompt le contrat symbolique.

Il y a sans doute beaucoup de lecteurs qui connaissent déjà ce livre de Dominique Kalifa. La nouvelle édition du livre, mise à jour et augmentée, témoigne de son succès et c'est ce qui peut également justifier la présence de ce compte rendu de la part d'un lecteur nouveau. Sur la couverture de cette édition se trouve la fameuse image de « l'homme à la clef » par Capiello, destinée à lancer l'agence de Villiod. Voici le commentaire de l'auteur sur cette image: « "L'homme à la clef", le détective [...] devient l'explication du monde social, celui qui ouvre et qui referme les portes comme il l'entend, qui "sait tout, voit tout, renseigne sur tout..." » (272) Dominique Kalifa revendique explicitement le statut du détective. L'historien est donc un homme à la clef qui peut et qui doit ouvrir des portes « comme il l'entend ». La nouvelle édition de l'ouvrage confirme le succès et la validité de l'enquête de Dominique Kalifa-enquêteur.